

Le langage politique: de la variété des fonctions à la dynamique des perceptions

Abstract. This paper aims to describe and analyse the main characteristics, functions and dysfunctions of political language in two different types of societies: the totalitarian one (focusing on the Romanian «wooden language» of the communist period) and the contemporary democratic society (some Western countries and Romania). The analysis of the Western sphere highlights the special use that is made of language as an instrument serving political, cultural and identity ideologies. The last part of our paper also contains an analysis of the perceptions of a group of Romanian young people on the language used by Romanian politicians and on the ideal political discourse.

Keywords: political language, «wooden language», democratic society, political, cultural, identity and language ideologies.

Résumé. Dans cet article, nous décrivons et analysons les principaux traits, fonctions et dysfonctions du langage politique dans deux types de société: la société totalitaire (l'accent étant mis sur la «langue de bois» de la période communiste) et la société démocratique contemporaine (quelques pays occidentaux et la Roumanie). L'analyse de la sphère occidentale met en évidence l'usage particulier qui est fait de la langue en tant qu'instrument redoutable au service de certaines idéologies politiques, culturelles et identitaires. La dernière partie de notre article présente les opinions d'un groupe de jeunes Roumains à propos de la langue utilisée par les politiciens roumains actuels et à propos du discours politique idéal.

Mots clés: langage politique; «langue de bois»; société démocratique; idéologies politiques, culturelles et identitaires.

Dans cet article, nous nous penchons sur le langage des politiciens, sur ses caractéristiques et ses fonctions ainsi que sur les représentations que les récepteurs s'en font. Notre étude comporte trois volets, représentant trois analyses (de types différents): dans une première partie, nous présenterons la langue dite «de bois», celle qui a été employée en Roumanie à

l'époque communiste, ensuite nous exposerons les traits du langage politique utilisé dans la société démocratique dans deux sphères distinctes: dans les démocraties occidentales et respectivement dans la démocratie roumaine postcommuniste.

Les méthodes de travail sont différentes: pour ce qui est de la première partie, celle qui analyse le discours communiste, nous nous appuyons principalement sur

* Université „Al.I.Cuza“, Iasi (Roumanie)

la taxinomie proposée par Françoise Thom dans *La langue de bois* (1987), valable pour les diverses «variantes nationales» de cette langue idéologique, et nous l'illustrerons par des exemples que nous avons puisés dans des textes de l'époque (discours officiels, presse écrite), représentatifs pour l'espace idéologique roumain. En ce qui concerne la deuxième section, elle s'articule en deux temps: une analyse du discours politique et/ou du rapport Etat-citoyens-langue dans les sociétés occidentales actuelles (surtout britannique, mais aussi américaine, française et belge) et respectivement dans la démocratie roumaine après 1989. L'étude du discours politique occidental sera en fait une synthèse des principaux traits inventoriés par divers chercheurs dans des ouvrages très récents, alors que l'examen du discours démocratique roumain comportera une présentation de ses caractéristiques les plus frappantes, suivie par une analyse des perceptions d'un groupe de jeunes à propos du discours des politiciens roumains et du discours démocratique en général. Nous essaierons de voir comment le même instrument – la langue – fonctionne dans deux systèmes politiques complètement différents, à savoir la société totalitaire et la société démocratique, comment s'opère le passage qui permet à la langue d'abandonner ses usages «normaux» pour se plier à des emplois «déviant».

1. Considérations préliminaires: le langage, ses fonctions et ses dysfonctions

Au fil des siècles, les linguistes ont donné de nombreuses définitions de la langue et respectivement du langage. Il existe une pléthore de visions qui s'ingénient à décrire les multiples facettes

de cet instrument de communication. Considérée unanimement comme le système sémiotique le plus complexe et le plus nuancé, la langue est en effet un excellent moyen de communication. Aussi la plupart des définitions mettent-elles l'accent sur les aspects *communicationnel*, *cognitif*, *référentiel* et *social* de la langue. Il ne faut pourtant pas oublier que celle-ci est loin d'être un simple outil de communication. Les approches plus récentes privilégient le côté pragmatique de l'échange langagier. Les pragmaticiens ont depuis bon nombre d'années signalé le fait que le code linguistique n'était pas suffisant pour décoder les énoncés. Il existe des facteurs extralinguistiques sans lesquels l'interprétation des messages verbaux ou écrits est soit erronée soit, dans le meilleur des cas, partielle.

On affirme couramment que les médias – qui ont pour véhicule la langue – servent à déformer (l'opinion des récepteurs) et à désinformer plutôt qu'à informer. C'est ce qui explique d'ailleurs, même si en partie, le fait que les médias sont appelés le quatrième pouvoir de l'Etat. Maniée par des représentants du pouvoir ou bien par des «rhéteurs» habiles, la langue peut devenir un redoutable instrument politique et idéologique. En effet, certains s'en servent pour persuader, voire pour manipuler (usage déviant de la langue), ce qui semble très souvent être le cas en politique. La fonction perlocutoire du langage exerce pleinement son rôle dans le domaine de la politique.

Selon le *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), les deux verbes *convaincre* et *persuader* seraient synonymes. Pourtant, à y regarder de plus près, on observe que les définitions lexicographiques ne sont pas tout à fait identiques. D'ailleurs, la synonymie parfaite n'existe qu'exceptionnellement dans les langues naturelles. Le verbe *convaincre*, c'est «Amener quelqu'un,

par des preuves ou par un raisonnement irréfutable, à admettre quelque chose comme vrai ou comme nécessaire»¹, alors que *persuader*, c'est «Amener (quelqu'un) à être convaincu (de quelque chose) par une argumentation logique ou faisant appel aux sentiments. Synon. *convaincre*»². La différence (contenue dans la séquence introduite par *ou...*) peut sembler ténue, mais en fait elle ne l'est pas. L'appel à une argumentation logique est une modalité normale et même souhaitable pour soutenir un point de vue. Le recours aux sentiments, c'est un moyen qui dans certains cas peut être même plus efficace (quoique moins objectif) que les procédés linguistiques.

Ces techniques – la persuasion et la manipulation – ne sont pas l'apanage exclusif des politiciens. On les retrouve – avec d'autres intentions et à d'autres degrés d'intensité – dans la publicité, le marketing, en général dans des domaines où l'on veut agir sur la pensée et le comportement d'autrui.

2. La langue de bois – instrument idéologique dans la société totalitaire

Si jusqu'ici nous avons présenté les fonctions (et, par ailleurs, les dysfonctions ou usages déviants) des langues naturelles, nous nous attarderons dans ce qui suit sur un exemple de langue «construite» pour les besoins idéologiques d'un certain type de société. Nous nous pencherons, en l'occurrence, sur la *langue de bois*. Cette appellation recouvre une réalité que certains pays ont connue pendant quelques décennies.

La portée du phénomène qui a sévi à l'époque communiste ressort de l'importance qu'on a accordée à ce concept dans la littérature de spécialité (historique, sociologique, linguistique, anthropologique). Le livre de Françoise Thom – *La langue de bois* (1987) – offre un aperçu intéressant de la problématique, une radiographie attentive de cet instrument politique. L'appellation *langue de bois* désigne un code linguistique figé, au style lourd et prévisible, qui véhicule des contenus imprégnés idéologiquement et sans lien avec la réalité. Il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de signaler le fait que le même syntagme modificateur se retrouve dans l'expression *avoir la gueule de bois*, indiquant l'état et le goût que ressent une personne qui a trop bu. Le sème commun aux deux expressions – *langue de bois/gueule de bois* serait l'idée de sécheresse, d'excès, de rigidité.

Dans ce qui suit, nous reprendrons les principaux traits de la langue de bois (soviétique) présentés par Thom (1987: 17-45), en les complétant par les particularités de cette langue dans l'espace idéologique roumain. Pour ce faire, nous nous reporterons aussi à l'analyse faite par Lavinia Betea dans *Psibologie politică. Individ, lider, multime în regimul comunist* (2001: 200-208). Nous illustrerons toutes ces caractéristiques par des exemples que nous avons puisés dans notre corpus relatif à la langue de bois roumaine:

a) Procédés morphosyntaxiques et syntaxiques:

- L'hypertrophie de la **substantivation** ayant pour but de remplacer les verbes qui pourraient situer dans le temps et apporter de la précision au discours (*cf.* Thom, 1987: 17-18). L'ancrage temporel n'est pas souhaitable – il serait même incongru – dans un discours sans rapport à la réalité. Une particularité du discours communiste

¹<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advance.d.exe?163;s=3509505330>; (consulté le 21.09.2009).

²<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advance.d.exe?188;s=3509505330>; (consulté le 21.09.2009).

roumain est la fréquence de l'infinitif dit long qui, comme le montre Betea dans l'ouvrage susmentionné (2001:203), réussit à imprimer au discours «un faux caractère concret» (notre trad.³). Les noms dérivés d'infinitifs abondent dans la langue de bois roumaine; parmi les plus courants, citons *îndeplinire*⁴ («accomplissement»), *făurire* («création»), *înfăptuire* et *realizare* («réalisation»), *participare* («participation»), *angajare* («engagement»), *înantare* («avancement»). Ils transmettent tous l'idée d'action, de progrès, d'implication, d'engagement.

- **L'absence de déictiques** (ou *em-brayeurs*, dans la terminologie de Benveniste, cf. Thom, 1987: 19), c'est-à-dire de mots dépourvus de contenu conceptuel et qui acquièrent leur signification en fonction de la situation d'énonciation.

Si dans les textes apparaissant dans la presse communiste on ne trouve généralement pas le déictique pronominal de la 1^{ère} personne du singulier, l'émetteur du message s'effaçant derrière son discours dépersonnalisé, on peut quand même identifier des instances où le pronom *je* apparaît: cet emploi exclusif semble revenir au président. En roumain, si le pronom sujet n'est pas toujours présent tel quel, c'est parce qu'on peut le plus souvent l'identifier grâce à la désinence verbale: il apparaît surtout dans des discours demandés par des situations spéciales (comme, dans l'exemple suivant, la tentative de Ceaușescu de rassurer le peuple à propos des événements de Timișoara et de lui inculquer la variante officielle). Le pronom de première per-

sonne (sujet, complément, etc.) sert à marquer clairement l'émetteur du message: «Mă adresez, în această seară [...]. Doresc să declar, în această seară, în fața întregii noastre națiuni, că, în ce mă privește, [...] voi acționa [...]»⁵. De même, le pronom *je* apparaît dans les soi-disant interviews publiées dans la presse, mettant en scène un ingénieur / un ouvrier, etc. qui parle avec enthousiasme de ses réalisations, de son attachement au parti, etc. Le pronom de deuxième personne désignant l'interlocuteur (*vous*, plutôt que *tu*) n'est rencontré qu'exceptionnellement dans ce genre de productions langagières. Ces textes respirent l'artificiel et le «fabriqué» par tous leurs pores...

Pour ce qui est du destinataire du message communiste, en général, il n'est jamais personnel, direct, individualisé: celui-ci est presque toujours représenté par le peuple, la nation, parfois par une certaine classe sociale bien définie (le plus souvent, les paysans, les ouvriers). Dans le discours précité, le destinataire est explicitement marqué («în fața întregii noastre națiuni»⁶), car il s'agit d'un discours prononcé à l'occasion d'un événement politique important, qui suppose un haut degré d'exhortation, qui sollicite l'adhésion, l'implication active des récepteurs: «Vă

³ En roumain dans le texte: «o falsă concretete».

⁴ Tous les termes ou syntagmes roumains que nous reproduisons dans cet article sans en indiquer la source sont des lieux communs de la langue de bois roumaine, ce qui nous dispense des rigueurs de la citation.

⁵ Discours prononcé par Ceaușescu le 20 décembre 1989 au journal télévisé de 20h, à propos des événements de Timișoara:

<http://arhiva2004.informatia.ro/modules.php?op=modload&name=News&file=article&sid=86856>.

Nous traduisons pour le lecteur francophone: «Je m'adresse, ce soir [...]. Je souhaite déclarer, ce soir, devant notre nation tout entière qu'en ce qui me concerne [...] j'agirai [...]». Comme on peut observer, dans la variante française il y a plus de déictiques car, en français, les verbes ne peuvent pas se passer de leur sujet (sauf à l'impératif, où cette absence est obligatoire).

⁶ Même discours. Nous traduisons en français: «devant notre nation tout entière».

adresez, dragi tovarăși și prieteni, dragi compatrioți, chemarea ...»⁷.

Il faut remarquer avec Thom que la langue de bois fait un usage déviant des adverbes de temps *maintenant* («à notre époque») et *demain* («à l'avenir») ainsi que du pronom *nous* (1987:19). Ce dernier est employé pour désigner un référent collectif, à savoir «l'union du peuple, du parti et du gouvernement», qui s'oppose au pronom *ils* (cf. Thom, *idem*, *ibidem*). *Nous* inclut d'une part l'énonciateur et la classe politique qu'il représente et, d'autre part, le récepteur du message (le peuple, qui n'est pas un véritable interlocuteur car il ne réagit pas, il ne participe pas au dialogue; d'ailleurs, le propre des discours en langue de bois est qu'ils constituent des monologues).

Nous est employé afin de créer un lien idéologique et affectif (de solidarité) entre gouvernants et gouvernés: on leur laisse la fausse impression qu'ils forment un tout, un groupe homogène, qui partage les mêmes intérêts: *bunăstare* («bien-être»), *prosperitate* («prospérité»), *construcție socialistă* «construction socialiste», *viață pașnică* «vie paisible»⁸, auxquels s'ajoutent les incontournables *libertate*, *integritate*, *suveranitate* («liberté», «intégrité», «souveraineté»), qui jalonnent tous les discours officiels et la plupart des textes en langue de bois. Ces affirmations valent aussi pour les adjectifs possessifs *notre*, *nos* qui servent les mêmes buts: «în fața întregii noastre națiuni», «dreptul deplin al poporului nostru», «împotriva patriei noastre socialiste», «doresc să asigur întregul nostru popor, întreaga noastră națiune»⁹.

⁷ Même discours. Notre traduction en français: «Je vous adresse, chers camarades et amis, chers compatriotes, l'appel ...».

⁸ Même discours.

⁹ *Idem*. Notre traduction en français: «devant notre nation tout entière», «le droit parfaitement légitime

- Les **structures passives et impersonnelles** (cf. Thom, 1987: 20) où les marques de l'agentivité sont effacées. Le remplacement (en roumain) des phrases actives par des structures à verbe réfléchi ayant une valeur impersonnelle ou passive n'est pas aléatoire: cela correspond à des fins pragmatiques précises. Si le verbe n'a pas de sujet explicitement marqué, exprimé par un pronom personnel, alors l'énonciateur se permet de ne pas assumer le contenu propositionnel de son énoncé. On rencontre également des phrases à proposition subordonnée sujet qui remplissent la même fonction. Le discours en langue de bois abonde en formules du type: «Din datele de care se dispune pînă în prezent, se poate declara ...»¹⁰; «O atenție permanentă se va acorda ...»¹¹; *este indicat ca* («il est indiqué / recommandable que»), *trebuie subliniat că* («il faut souligner que»), *este bine de reamintit* («il est bien de rappeler»), *se poate spune* («on peut dire»).

- Les **comparatifs** fonctionnent en l'absence du second terme de la comparaison (cf. Thom, 1987: 20-21), quoique dans certains cas celui-ci soit implicite. Leur fonction est de vanter les qualités de quelqu'un ou de quelque chose. Nous aimerions également signaler le fait que les superlatifs sont extrêmement courants, remplissant la même fonction que l'hyperbole (cf. *infra*) «cel mai bun răspuns pe care îl putem da», «îndeplinirea în cele

de notre peuple», «contre notre patrie socialiste», «je souhaite assurer tout notre peuple, notre nation tout entière».

¹⁰ *Idem*. Notre traduction en français: «Vu les données dont on dispose jusqu'à présent, on peut déclarer ...». Dans la variante française que nous avons proposée, cette fonction est assurée par le pronom indéfini *on*, qui renvoie à un émetteur/agent indéfini.

¹¹ *Scînteia*, 22.08.1989, p. 2. Nous traduisons en français: «Une attention permanente sera accordée ...».

mai bune condiții», «în cele mai grele timpuri», «cele mai largi posibilități»¹². Les comparatifs et les superlatifs semblent être tout aussi courants que dans la langue de la publicité contemporaine.

- Les **structures injonctives** servent à imprimer un caractère impératif au discours, qui incite à l'action¹³. Les verbes qui traduisent la modalité déontique «obligation» sont nombreux. L'emploi, dans ce cas, de la première personne du pluriel (qu'on devine grâce à la désinence verbale) veut créer une fausse impression de solidarité nationale, de but commun: «Trebuie să dăm o ripostă hotărâtă împotriva celor care vor să dezmembreze România...», «Este necesar să respingem cu hotărâre orice acțiuni îndreptate împotriva patriei, a poporului nostru»¹⁴.

- Les phrases **emphatiques** sont monnaie courante dans ce genre de discours. Divers moyens lexicaux, morphosyntaxiques et syntaxiques contribuent à la réalisation des phrases emphatiques. Par exemple:

- Un **attribut du sujet en tête de phrase** réussit à focaliser l'attention sur le terme

¹²Discours de Ceaușescu du 20 décembre 1989, <http://arhiva2004.informatia.ro/modules.php?op=modload&name=News&file=article&sid=86856>. Voici notre traduction en français: «la meilleure réponse que l'on puisse donner», «la réalisation dans les meilleures conditions», «aux époques les plus difficiles», «des possibilités les plus grandes».

¹³ Françoise Thom parle de *mode impératif*, au sens large du terme, qui inclut des modes personnels et non-personnels tels l'impératif et respectivement l'infinitif, ainsi que certains adverbes (1987: 21).

¹⁴ Discours de Ceaușescu du 20 décembre 1989, <http://arhiva2004.informatia.ro/modules.php?op=modload&name=News&file=article&sid=86856>. Voici notre traduction en français: «Il faut que nous ripostions avec fermeté contre ceux qui veulent démembrer la Roumanie...», «Il est nécessaire que nous rejetions fermement toute action dirigée contre notre patrie, contre notre peuple».

en question: «Multe sînt actele de vitejie demonstrate de armata și poporul român»¹⁵.

- **Antéposition** des adjectifs: «înaltă bucurie, profundă satisfacție»¹⁶ («immense joie, profonde satisfaction»), «puternic entuziasm»¹⁷ («fort enthousiasme»), «Insuflețitor raport muncitoresc»¹⁸ («Encourageant rapport ouvrier»). Même les adjectifs relationnels s'y prêtent dans la langue de bois, ce qui est exclu en roumain (et en français): «comuniste, românești zidiri!»¹⁹ (littéralement, «*de communistes, roumains accomplissements»).

- **Cascades d'adjectifs qualificatifs ou relationnels**, en anté- ou postposition. Un discours vide de contenu comme celui qui est rédigé en langue de bois doit suppléer à cette absence conceptuelle par une exagération de la forme. C'est pourquoi le discours communiste abonde en structures nominales où le nom est modifié par un nombre anormalement grand d'adjectifs – qualificatifs et/ou relationnels: «înalt patriotism revoluționar» («haut patriotisme révolutionnaire»), «aspra bătălie revoluționară» («l'âpre combat révolutionnaire»), «revoluția de eliberare socială și națională, antifascistă și antiimperialistă» («la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et antiimpérialiste»).

- Nous ajoutons aux traits répertoriés *supra* l'existence d'un épiphénomène morphosyntaxique, à savoir la création d'une **combinatoire figée**. Il s'agit de l'emploi sursaturé de certaines structures qui sont

¹⁵ *Scînteia*, 22.08.1989, p. 2. «Nombreuses sont les prouesses dont l'armée et le peuple roumains ont fait preuve...» (Notre trad.).

¹⁶ *Scînteia*, 3.01.1986, p. 2.

¹⁷ *Scînteia*, 15.09.1983, p. 1.

¹⁸ *Scînteia*, 30.04.1982, p. 1.

¹⁹ *Scînteia*, 3.01.1986, p. 2.

devenues des clichés. A titre d'exemple, certains compléments d'objet direct, à force d'avoir été utilisés à côté de certains verbes, en sont devenus presque une sorte de *compléments internes* (quoiqu'ils n'appartiennent pas à la famille lexico-sémantique du verbe dont ils dépendent): «să facem totul» («faisons de notre mieux»), «a efectua o vizită de lucru» («faire une visite de travail»). S'y ajoute l'emploi obsédant de certaines structures (nominales, etc.), figées dans la langue de bois: «apărarea independenței, integrității și suveranității României» («la défense de l'indépendance, de l'intégrité et de la souveraineté de la Roumanie»), «societatea socialistă multilateral dezvoltată» (littéral. «la société socialiste multilatéralement développée»), «culmi de progres și civilizație» («cimes du progrès et de la civilisation»), «cuceriri revoluționare» («conquêtes révolutionnaires»), «înalt spirit patriotic și revoluționar» («haut esprit patriotique et révolutionnaire»), «cercurile reacționare, imperialiste, iredentiste» («des cercles réactionnaires, impérialistes et irrédentistes»), «viitorul luminos» («l'avenir brillant»).

b) Au niveau **lexical**, la langue de bois se fait remarquer par la **pauvreté** du vocabulaire (cf. Thom, 1987: 24) et par le fait que «des mots [...] se réfèrent à une grille implicite d'interprétations préalables; ils ne renvoient pas au réel» (*idem*, p. 23). Une analyse faite par Betea du *Discours de Ceaușescu à la clôture des travaux du XIV^e Congrès du PCR* (notre traduction)²⁰, de dimensions réduites en comparaison de la plupart de ses discours (cf. Betea, 2001: 202), fait ressortir le fait que l'ancien président communiste se servait d'un vocabulaire très pauvre, à savoir 450–500

mots, soit à peu près 10 fois moins qu'un locuteur qui maîtrise bien sa langue maternelle (cf. Betea, *idem, ibidem*). Il s'ensuit que les quelques centaines de mots qui apparaissent dans ses discours se répètent, ce qui imprime aux textes en question un caractère non-informatif, ennuyeux et redondant.

c) Au niveau **stylistique**

Le discours communiste est, selon Thom, plutôt un «non-style» (1987: 46), car on ne peut pas identifier de cachet personnel de l'auteur. Les divers textes écrits en langue de bois se ressemblent jusqu'à la confusion. L'essentiel de cette langue est d'être *apersonnelle*, l'auteur du texte écrit ou parlé s'effaçant derrière le contenu prévisible et désémantisé de son message.

- Il faut admettre avec Thom que la langue de bois est le véhicule d'un discours **abstrait, vague** (1987: 47). Il ne reflète pas la réalité, mais il est le support d'une réalité sinon inventée au moins fortement *cosmétisée*: à l'époque communiste, par exemple, les journaux roumains ne parlaient que des visites du dirigeant en Roumanie ou dans certains pays étrangers, de «l'enthousiasme» des ouvriers, du «bien-être» du peuple, des résultats «spectaculaires» obtenus dans tous les domaines d'activité, depuis l'agriculture jusqu'à la science (dans ce dernier cas, les résultats remarquables revenaient exclusivement à l'épouse du dictateur).

- La langue de bois se fait également remarquer par les traits puisés dans la **langue des sciences**: on observe aisément la prépondérance des constructions nominales, l'impersonnalité du style, la temporalité imprécise (cf. Thom, 1987: 53). Ce qui manque pourtant complètement, selon nous, à la langue de bois, c'est le caractère objectif de la langue scientifique ! Comme

²⁰ En roumain dans le texte: *Cvîntarea lui N. Ceaușescu la încheierea lucrărilor Congresului al XIV-lea al PCR* (cf. Betea, 2001: 202).

le remarque Thom à juste titre, la langue de bois se caractérise par l'impersonnalité, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de **jugements de valeur** (1987:53): les phrases blâment (l'ennemi) ou vantent (le dirigeant). Les marques de l'implication de l'énonciateur dans son discours peuvent même atteindre des degrés extrêmes, certains textes regorgeant de dithyrambes.

- Quelque impersonnelle et objective qu'elle se veuille, la langue de bois contient des figures de style comme l'**hyperbole** et l'**euphémisme**, selon les besoins (Thom, 1987: 55). Elle est par excellence le domaine des hyperboles si ce n'est du mensonge. Voici un seul exemple éloquent: «*epoca clocotitoare*» («époque bouillonnante»).

- La **logorrhée** (*cf.* Betea, 2001: 202). Le discours de bois se caractérise par la longueur des phrases. Celles-ci obscurcissent le message non seulement par le contenu dépourvu de ... contenu concret mais aussi par leur prolixité.

- L'emploi courant de **périphrases** (*cf.* Thom, 1987: 51) est un autre trait de la langue de bois à mettre en rapport avec la logorrhée et l'hyperbole. Le discours communiste roumain abonde en structures qui remplacent certains noms propres et communs. Par exemple, le président était désigné par des formules-clichés (auxquelles personne ne croyait, d'ailleurs) comme: «le génie des Carpates», «le plus aimé fils du peuple», alors que son épouse était couramment gratifiée du titre de «savourant de renommée mondiale».

- La **prévisibilité**. La langue de bois ne peut étonner que par sa capacité incroyable à produire des quantités énormes de phrases vides et par la désémantisation des termes. Artificielle, répugnant à la créativité, elle semble faite de séquences pres-

que figées: les combinaisons syntagmatiques ne surprennent pas le lecteur tant soit peu habitué à ce genre de discours.

Nous ajoutons à ces caractéristiques le fait que le discours en langue de bois se remarque également par un *trait argumentatif* très intéressant: le *caractère axiomatique, péremptoire* des affirmations. L'énonciateur se sert de certains tours pour justifier son argumentation, comme si la simple adjonction de termes «forts», qui ne laissent pas la place aux contre-arguments, pouvait être suffisante. D'ailleurs, le droit à la réplique dans la presse censurée était tout simplement utopique dans les régimes totalitaires. Ce genre d'argumentation est fallacieux car circulaire, équivalant à dire «Cela est vrai parce que je dis que c'est vrai» (l'argument de l'autorité). Nous reproduisons dans ce qui suit quelques exemples représentatifs puisés dans un discours de Ceaușescu: «Se poate spune, fără teama de a greși, că ...» («On peut dire, sans craindre de se tromper, que...»), «Se poate afirma cu deplin temei că ...» («On peut affirmer à juste titre que ...») ²¹, alors que la formule «*fără putință de tăgadă*» («sans la moindre possibilité de réfutation») est vraiment récurrente dans le discours en question. Tous ces tours aident l'énonciateur à valider la véracité de son propre discours ! Il se rapporte à lui-même en tant qu'autorité discursive !

Le discours serait argumentatif si les énoncés de ce genre étaient suivis par des preuves, des raisons, des arguments qui convainquent le destinataire du message. Or, le propre du discours «de bois» est l'absence même de preuves, tout baigne dans le flou, dans l'abstraction, dans le verbiage, étayés par des éléments auxiliaires à valeur apparemment argumentative. Mais il ne faut pas rêver: on sait très bien –

²¹ *Scînteia*, 22.08.1989, p. 2.

et les officiels de l'époque le savaient sans doute aussi – ce discours ne convainquait personne. Creux, pompeux, prévisible, il ne présente aucune surprise du point de vue du contenu ou de la forme.

En guise de conclusion: Le langage politique en transition

Dans la première partie de notre étude nous nous sommes penchée sur la langue de bois employée dans la société communiste roumaine, ou, pour citer la formule cynique de l'époque, dans la «démocratie socialiste» (une contradiction dans les termes !). Nous présenterons en quelques lignes certains traits de la langue que l'on a employée dans la société démocratique immédiatement après la chute du régime. Certes, l'explosion d'enthousiasme et d'espoir qui a accompagné les événements de décembre 1989 a été doublée par une explosion langagière sur mesure. La langue de bois a subi elle aussi une réévaluation, on lui a même infligé un «procès», dans le sens moral du terme. On a essayé de purger le roumain de tout relent de rigidité et d'idéologie communiste. Certains termes ont subi un procédé de resémantisation méliorative ou péjorative. A titre d'exemple, un mot comme «to-varăș» («camarade») a été banni car, après décembre 1989, c'était une étiquette imprégnée de connotations communistes; il était perçu comme vexatoire, voire injurieux. De nouvelles structures ont fait leur apparition: les nouveaux dirigeants et ceux qui les soutenaient étaient appelés «oameni de bine» (littéralement, «gens de bien»).

3. Le langage politique dans les sociétés démocratiques

Nous commencerons cette partie par une exploration des visions contemporaines de la démocratie et nous nous attar-

derons sur les principaux traits du discours démocratique dans diverses sociétés (occidentales et roumaine).

Comme le remarque McCowan dans *Rethinking Citizenship Education. A Curriculum for Participatory Democracy*, «nous vivons dans un monde où «la démocratie» est la forme prééminente de gouvernement» (2009: 3, notre trad.²²). *Prédominance* ne signifie pourtant pas *uniformité*; au contraire, il y a une multitude de différences dans les divers pays où la démocratie fonctionne avec plus ou moins de succès.

Si l'on regarde la définition donnée par le TLFi, on constate que par *démocratie* on entend «Régime politique, système de gouvernement dans lequel le pouvoir est exercé par le peuple, par l'ensemble des citoyens»²³. Une fois posée cette définition standard, arrêtons-nous sur d'autres vues aussi. A titre d'exemple, Polanco donne une définition non-technique du terme *démocratie*, car pour lui ce genre d'organisation devrait caractériser la vie elle-même: «Je considère la démocratie plutôt une forme de vie qu'un système de gouvernement ou d'élection de représentants» (*The Philosopher and the Democratic Construction of Society*, 2006: 75, notre trad.²⁴). Dans la vision de Popper (1992) cité par Arévalo, les démocraties occidentales auraient pour but d'offrir une organisation sociopolitique civilisée, paisible: «Les institutions démocratiques sont censées nous permettre de nous débarrasser sans effusion de sang de dirigeants qui sont mauvais ou incompétents ou tyranni-

²² En anglais dans le texte: «we live in a world in which «democracy» is the preeminent form of government».

²³ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?36;s=2105683665;r=2;nat=;sol=0;>

²⁴ En anglais dans le texte: «I consider democracy more as a form of life than as a system of government or election of representatives».

ques» (2006: 89, notre trad.²⁵). Dans quelle mesure les démocraties contemporaines évitent l'effusion de sang, c'est une question toute différente; il ne faut que se rappeler les guerres qui ont ensanglanté le visage de l'Europe il n'y a pas très longtemps (dans l'ex-Yougoslavie, par exemple) ou bien les guerres d'Irak, du Koweït, etc.

Les transformations engendrées par la mondialisation à l'échelle planétaire aux niveaux politique, économique, culturel et de la communication ne peuvent être sans conséquences au niveau linguistique. *Mondialisation* veut dire aussi *flux migratoires*, et la présence d'un nombre considérable d'immigrants dans les pays développés se traduit de nos jours par des réactions hostiles contre les étrangers dont les langues dérangent le monolithisme linguistique des pays d'accueil et remettent en cause des enjeux au moins tout aussi importants que la langue nationale.

Il faut dire d'entrée de jeu que la société démocratique se distingue de la société totalitaire par plusieurs traits fondamentaux: la liberté d'expression de l'individu, de l'homme politique, des médias et de la société civile (la critique ouverte, le droit à la réplique); l'accès de la presse aux débats parlementaires, l'accès des observateurs neutres et des journalistes aux élections, etc. Pourtant, à y regarder de plus près, on peut constater que cette société ouverte et démocratique n'en cache pas moins une certaine forme d'interventionnisme et on peut même déceler la présence d'un langage dissimulé. Il s'agit d'un instrument de mise à l'écart de ceux qui pourraient porter atteinte à l'ordre établi, aux privilèges des élites (politique, nationale, ethnique, etc.). Ce

²⁵ En anglais dans le texte: «The democratic institutions are designed to enable us to get rid of bad or incompetent or tyrannical rulers without bloodshed».

langage bien particulier se caractérise par la récurrence de certaines techniques rhétoriques et linguistiques qui servent le but précité.

Ces stratégies discursives mises au point par les sociétés démocratiques occidentales opèrent un clivage profond entre *nous* (l'ordre établi) et *eux* (les immigrants, les étrangers, etc.). L'apparition de «nouveaux racismes²⁶», selon l'expression de May (2001) et de Schmidt (2002), *apud* Blackledge (*Discourse and Power in a Multilingual World*, 2005: 216), à une époque où le racisme «nu» est inconcevable, voire passible de poursuites, se traduit par le fait que certains groupes sont décrits «en termes culturels sans mentionner explicitement le terme «race» ou des critères ouvertement raciaux» (Blackledge, 2005: 216, notre trad.²⁷).

(a) Les démocraties occidentales: la langue au service des idéologies politiques, culturelles et identitaires

Un exemple représentatif pour la société occidentale est constitué par la prolifération d'un discours discriminatoire camouflé. Comme l'affirme Blackledge, le racisme ne revêt pas seulement la forme d'«actes de discrimination agressifs, explicites, flagrants» (2005:47, notre trad.²⁸), mais aussi – selon Van Dijk (1993, 2003, *apud* Blackledge, *idem, ibidem*) – des formes plus subtiles, plus insidieuses: «les opinions, les attitudes et les idéologies quotidiennes, négatives, banales ainsi que les actes et les conditions de discrimination

²⁶ En anglais dans le texte: «new racisms».

²⁷ En anglais dans le texte: «in cultural terms without specifically mentioning «race» or overtly racial criteria».

²⁸ En anglais dans le texte: «aggressive, overt, or blatant discriminatory acts».

apparemment subtils contre les minorités» (notre trad.²⁹).

Nous reconnaissons avec les tenants de la *Critical Discourse Analysis*³⁰ que «les pratiques discursives et la négociation de l'identité sont enchâssées dans les relations de pouvoir et imprégnées d'inégalité sociale» (Grad & Martín Rojo, 2008: 15, notre trad.³¹). Le fait de catégoriser les immigrants qui parlent des langues autres que l'anglais (cf. Blackledge 2005:216), qui ont des pratiques sociales, culturelles, etc. différentes de celles de la population majoritaire, le fait donc de les marginaliser sur la base de ces traits définitoires pour leur ethnie, est de nos jours une situation courante dans la société britannique où «la discrimination linguistique», cette forme de «racisme symbolique», remplace le racisme pur et dur (Blackledge, 2005:217) qui avait été possible autrefois dans certaines sociétés.

Cette délimitation entre *nous* et *eux* dans les démocraties occidentales se traduit dans la pratique par les mesures prises pour endiguer la vague d'immigration dans les pays développés, par exemple européens comme la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France ainsi que non-européens comme l'Australie, le Canada, les Etats-Unis (cf. Blackledge, 2005: 50, 71). Cette mesure consiste à tester linguistiquement les personnes étrangères qui veulent s'installer dans ces pays et à refu-

ser l'entrée à ceux qui ne font pas preuve de connaissances linguistiques suffisantes. L'auteur susmentionné discute le cas particulier du Royaume-Uni où la législation a été renforcée, s'appliquant de nos jours même aux conjoints d'origine étrangère des citoyens britanniques. Selon lui, tout cela poursuit un «but caché», à savoir «le maintien de la frontière entre citoyens nationaux et ressortissants non-nationaux et la sauvegarde des privilèges des premiers» (2005: 50, notre trad.³²).

Aux mesures législatives du pouvoir politique britannique s'ajoute le discours des médias qui, de par leur influence considérable sur les récepteurs, contribuent à l'enracinement – et à la légitimation! – dans l'imaginaire collectif d'une image dévalorisante de *l'Autre*, du plus ou moins étranger.

Le fait de ne pas (bien) parler la langue officielle du pays où l'on vit représente, dans l'idéologie linguistique existante actuellement en Grande-Bretagne, un handicap majeur à l'intégration sociale, politique, culturelle, professionnelle, etc. des immigrants. Celui-ci se traduit, comme il ressort de cette idéologie, par l'apparition d'une citoyenneté passive, les personnes en question ne participant pas à la vie politique de la cité³³. Le discours politique et celui des médias réitèrent un cliché qui présente l'anglais et les langues parlées par les nombreux immigrants en Grande-Bretagne dans une opposition irréductible. Conformément à ces stéréotypes, l'anglais est vu comme véhiculant

²⁹ En anglais dans le texte: «the everyday, mundane, negative opinions, attitudes and ideologies and the seemingly subtle acts and conditions of discrimination against minorities».

³⁰ Son objectif est, entre autres, d'analyser l'usage politique que les utilisateurs font de la langue dans des buts de manipulation. La CDA se penche avec succès sur le discours politique dans les sociétés multilingues (cf. Blackledge, 2005:17).

³¹ En anglais dans le texte: «discursive practices and the negotiation of identity are embedded in power relations and permeated by social inequality».

³² En anglais dans le texte: «the maintenance of the boundary between nationals and non nationals and the safeguarding of the privileges of the former».

³³ Comme le dit Blackledge, «speaking languages other than English is the very opposite of active citizenship» (2005:214). Notre traduction en français: «parler des langues autres que l'anglais, c'est exactement le contraire de la citoyenneté active».

des valeurs positives («communication, démocratie»), alors que les autres langues sont communément associées à des valeurs négatives: «violence, non-démocratie, ségrégation, désordre civil», «faibles résultats scolaires» pour les enfants des immigrants, un «fardeau pour la société, une menace à la démocratie, à la citoyenneté, à la nation, aux communautés mêmes où elles sont parlées (car elles engendrent l'isolement, des mariages malheureux, de faibles perspectives pour l'emploi, le manque de mobilité sociale)» (Blackledge, 2005:228).

Mais comment est-il possible que le discours discriminatoire puisse avoir du succès au XXI^{ème} siècle, à une époque où les droits de l'homme sont l'emblème de toute démarche sociale ou de toute initiative législative? A notre avis, cette tendance est juste une autre facette des nombreux dérapages que l'on constate de nos jours. Au nom des droits de l'homme (de l'enfant, de telle ou telle catégorie, selon le cas) on en arrive à proposer des mesures qui parfois se retournent contre ceux qu'elles sont censées défendre. Voyons, à titre d'exemple, la mesure prise en 2002 par les autorités britanniques visant à trier les adultes qui peuvent s'occuper des enfants. Cette initiative a été jugée nécessaire après un meurtre qui a choqué l'opinion publique. Il s'agit de l'obligation des adultes qui veulent travailler avec des enfants (comme moniteurs, baby-sitters, etc.) de se soumettre à une procédure de «validation» par un organisme appelé *Criminal Records Bureau* (CRB); celui-ci décide, sur la base de leur comportement antérieur, quels adultes peuvent recevoir ce statut, voire si les parents mêmes (!) peuvent participer aux activités de leur enfant (cf. Furedi, *Childcare: Child's Play Is Now a Minefield*³⁴).

³⁴ <http://www.frankfuredi.com/index.php/site/article/220/> (consulté le 7 octobre 2009).

Comme nous l'affirmons *supra*, le discours discriminatoire est le plus souvent subtilement exprimé à l'aide de structures qui lui donnent une allure bienveillante. Les autorités ou les formateurs d'opinion que sont les journalistes trouvent aussi les moyens linguistiques appropriés pour justifier les dérapages et, en général, toute initiative discriminatoire qui met à l'écart une catégorie sociale, professionnelle, ethnique, etc. Nous ferons plus bas une synthèse des principaux *procédés linguistiques et argumentatifs* identifiés par divers chercheurs dans le discours politique et journalistique occidental:

a) L'analyse faite par Van Dijk (*New(s) Racism: A Discourse Analytical Approach*, 2000, citée par Blackledge, 2005: 66) est éloquente à cet égard. Il y présente des termes, des structures qu'il appelle «**disclaimers**» (littéralement: «démentis, désaveux») et qui apparaissent dans les reportages pour atténuer la dureté d'une affirmation ou bien pour permettre à l'énonciateur d'éviter les accusations de racisme, d'intransigeance. Ils peuvent revêtir les formes suivantes (la taxinomie et les exemples ci-dessous appartiennent à Van Dijk, *op.cit.*): *dénis apparents* («We have nothing against immigrants, but...»), *empathie apparente* («it is in their own best interests...»), *transfert* («I have nothing against immigrants, but many people feel ...»)³⁵.

b) **Métaphores**: Thomas, Wareing, Singh, Stilwell Peccei, Thornborrow et Jones (ci-après Thomas, Wareing *et alii*, 2004:47) soutiennent que les débats, les polémiques dans la société occidentale ressemblent au

³⁵ Notre traduction en français: «Nous n'avons rien contre les immigrants, mais ...»; «C'est dans leur intérêt ...»; «Je n'ai rien contre les immigrants, mais bien des gens éprouvent ...».

«sport de contact»³⁶, ce qui ne fait que valider une affirmation plus ancienne de Lakoff et Johnson, conformément à laquelle «La culture occidentale conceptualise métaphoriquement le débat comme guerre» (1980, *apud* Thomas, Wareing *et alii*, *op. cit.*, *ibidem*, notre trad.³⁷). Les expressions chargées de connotations sportives, voire guerrières, ne se retrouvent pas seulement dans les discours des Occidentaux mais aussi en roumain (*cf. infra* 2.2.).

c) **Euphémismes.** On observe dans le discours britannique l'emploi de termes euphémiques comme *vulnérable*. Selon Furedi (*Vulnerability – Analytical Concept or Rhetorical Idiom?*), on a affaire à une «expression rhétorique» (2008: 45, notre trad.³⁸). Comme on peut le constater en lisant l'article susmentionné (p. 37), des journaux américains et britanniques ont utilisé cette structure de manières différentes dans la seconde moitié du XX^e siècle. Par exemple, selon cet auteur, dans les années 1960-1970, on taxait de vulnérables les enfants et les personnes âgées, dans les années 1980 – les minorités ethniques, les sans domicile fixe, les parents célibataires, les personnes souffrant de maladies mentales, les chômeurs. Dans les années 1990, par contre, l'étiquette en question s'appliquait à des catégories plus «floues», le côté matériel, concret de la souffrance/du manque devenant de plus en plus abstrait: les déprimés, les employés stressés, les femmes de carrière. Après cette période, le terme en est arrivé à renvoyer même aux adolescents qui subissent la pression du culte de la ligne, de la minceur. On observe, par conséquent, une

dilution du contenu, une extension qui va croissant de l'applicabilité de cette notion. Cela fait que vers le milieu de la dernière décennie du XX^e siècle, l'étiquette «vulnérable» est devenue une «expression politique fourre-tout»³⁹, «employée tant par la gauche que par la droite pour donner de l'autorité à leurs arguments» (p. 39, notre trad.⁴⁰).

Il est légitime de se poser la question «pourquoi?». Pour quelle raison cette expression politique est-elle si courante? Qu'est-ce qui l'a transformée en étiquette applicable à tout et, de par cela même, en voie de désémantisation? Car, il faut l'admettre, en multipliant à l'infini les catégories sociales, professionnelles ou autres auxquelles on peut la coller, cette expression perd de sa signification. Pourquoi inculquer à tant de classes (réelles ou imaginaires) le sentiment qu'elles doivent attendre l'aide de quelqu'un? Et qui devrait être ce quelqu'un? Un parti ou un homme politique capable de leur offrir une solution? Il est évident que l'emploi de cette «expression rhétorique» correspond à des intentions précises: tout d'abord on reconnaît le statut de vulnérable à une certaine classe, ensuite on analyse ses besoins et après il ne reste qu'à lui offrir une solution. Selon Furedi, «la rhétorique de la vulnérabilité fonctionne comme une expression rhétorique qui place des individus et des groupes particuliers et leur expérience dans un contexte d'impuissance et de manque de capacité d'agir» (2008: 36, notre trad.⁴¹).

³⁶ En anglais dans le texte: «argument as contact sport».

³⁷ En anglais dans le texte: «Western culture metaphorically conceptualises argument as war».

³⁸ En anglais dans le texte: «a rhetorical idiom».

³⁹ En anglais dans le texte: «a catch-all political expression».

⁴⁰ En anglais dans le texte: «used by both the left and the right to lend authority for their arguments».

⁴¹ En anglais dans le texte: «the rhetoric of vulnerability works as a rhetorical idiom that situates particular individuals and groups and their

Le problème, en ce qui concerne l'emploi fréquent de telles dénominations, c'est que cela pourrait mener à une *légitimation* des réalités. Grad & Martín Rojo parlent (dans *Identities in discourse. An integrative view*) des discours et de «leur potentiel de production et de transformation des réalités sociales» (2008: 8, notre trad.⁴²). Effectivement, en parcourant la littérature de spécialité, on constate que bien des auteurs occidentaux (dont des représentants de marque de la *Critical Discourse Analysis*) confirment cette thèse conformément à laquelle le discours a un pouvoir de création et en même temps il subit l'influence de ce qu'il ... influence: «Les pratiques discursives devraient être considérées comme des actions structurées et structurantes à la fois» (Weiss & Wodak, 2003, *apud* Blackledge, 2005:4, notre trad.⁴³).

d) **Usage spécial des pronoms.** On peut identifier des utilisations significatives des déictiques de première et deuxième personnes. Par exemple, le passage de *I* (je) à *we* (nous) opéré par George Bush est significatif: il se sert de *I* (je) lorsqu'il parle de réalisations positives et il a recours à *we* (nous) lorsqu'il ne veut pas présenter de manière claire l'agent d'une certaine action, la responsabilité et l'agentivité étant de cette manière obscurcies (*cf.* Thomas, Wareing *et alii*, *op. cit.*, p. 52). De même, Tony Blair renonce à *I* en faveur de *you* (vous) lorsqu'il veut obtenir certains effets sur le public, par exemple lorsqu'il veut que les auditeurs s'identifient aux émotions qu'il avait lui-même ressenties dans

le passé (*idem*, p. 53). Le pronom *we*, par exemple, est très englobant, car il peut renvoyer à l'énonciateur si celui-ci privilégie le *nous* d'autorité, ou bien à l'énonciateur et à ceux qui partagent les mêmes opinions que lui (membres du même parti ou supporters de ce dernier), ou bien, si l'énonciateur se sert de techniques populistes, il peut utiliser ce pronom pour émouvoir le public, l'exhorter à adhérer à ses opinions.

Comme le montre Fairclough dans *Media Discourse* (1995), à propos du discours politique de Margaret Thatcher (représentante du Parti conservateur), le pronom *we* (nous) est employé pour désigner plusieurs types de référents. Il y répertorie un usage *inclusif* (*we* désigne le public et le peuple en général), un usage *exclusif* (il renvoie au Parti conservateur) et un usage *ambivalent* (il peut référer au parti, au gouvernement, ou encore à la nation), *cf.* Fairclough (1995:181). Selon le même auteur, le choix de tel ou tel pronom n'est pas aléatoire, surtout pas dans le discours politique: *we* est le pronom le plus courant dans le discours politique car il véhicule deux attitudes importantes (solidarité du politicien qui parle avec le peuple qu'il représente et autorité car le politicien s'arroge le droit de parler au nom du peuple entier (Fairclough, 1995, *ibidem*). *You* (vous) est ressenti plutôt comme relevant du registre familier et n'est donc pas de mise: on l'emploie pour désigner le peuple en général (*idem, ibidem*) alors que *one* se retrouve à l'écrit (*idem*, p. 180).

e) Il faut également mentionner le procédé consistant à **choisir le terme adéquat**, qui véhicule des connotations appropriées pour le contexte. Par exemple, un terme comme «assimilation» sera ressenti comme condamnable, car il trahit la vision hégémonique de celui qui s'en sert. Par conséquent, un locuteur qui veut

experience within a context of powerlessness and lack of agency».

⁴² En anglais dans le texte: «their potential of production and transformation of social realities».

⁴³ En anglais dans le texte: «Discursive practices should be regarded as both structured and structuring actions».

éviter les accusations d'intolérance choisira plutôt à sa place le terme «intégration» qui, lui, a une allure «libérale» (cf. Blackledge, 2005:194).

f) Techniques de désignation

On peut référer à quelqu'un de manière objective ou subjective. Puisque même dans le discours de discrimination toutes les étiquettes ne sont pas admises, ceux qui se servent de tels discours leur donnent un air d'objectivité et d'argumentation soutenue. Cela leur permet de ne pas choquer l'opinion publique et de convaincre les récepteurs. Cette technique est essentielle, du point de vue des manipulateurs. On peut identifier au moins deux cas de figure:

- Etiquettes «politiquement correctes».

Les sociétés occidentales privilégient le «politiquement correct», des expressions euphémiques qui sont censées ne pas heurter le sentiment national, ou ethnique, ou racial, ou encore d'appartenance à telle ou telle catégorie sociale, professionnelle, etc. Les expressions vexatoires, discriminatoires ou vulgaires étant bannies (et ceux qui les utilisent passibles de poursuites), les discours racistes ont dû trouver d'autres solutions: par exemple inclure certains individus dans telle ou telle classe à l'aide d'une expression plus «douce», ou bien neutre du point de vue du contenu. Dans la sphère française, on a forgé des termes censés ménager la «dignité» de certains états, professions ou ethnies; à titre d'exemple, on a proposé «techniciens de surface» pour ne plus dire *nettoyeurs*, personne «en recherche d'emploi» pour éviter de dire *chômeur*, ou «gens du voyage» pour désigner les Bohémiens; certains handicaps sont exprimés à l'aide de préfixes négatifs: *non-voyant* remplace *aveugle*, *malentendant* se dit pour *sourd*, etc.

En anglais (en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, au Canada), le phénomène est encore plus marqué: on a forgé des termes visant l'identité raciale, ethnique (*African American* pour *Black*), l'aspect physique (*vertically challenged* pour ne plus dire *dwarf* «nain», *cripple* a été remplacé dans un premier temps par *handicapped* ensuite par *disabled*⁴⁴), l'âge (*senior citizens* s'est substitué à *the elderly*), la religion (on enregistre une tendance très forte à remplacer les termes chrétiens par des termes laïcs⁴⁵: *Merry Christmas!* est souvent remplacé par *Happy Holidays!* ou *Season's Greetings*, aux désignations *Before Christ* (BC) et *Anno Domini* (AD) se substituent parfois dans l'usage les structures *Before Common Era* (BCE) et respectivement *Common Era* (CE). Cela nous rappelle les appellations *înaintea erei noastre* et *era noastră* utilisées en Roumanie à l'époque communiste à la place des structures correspondantes qui dérangeaient le régime athée parce qu'elles mentionnaient explicitement le nom du Christ. Pour revenir à la sphère anglophone, *Christmas tree* a cédé pour un certain temps la place à *holiday tree*, alors que pour *Christmas lights* on a proposé *winter lights* et même *Celebrity Lights* (!)⁴⁶. Toutes ces tentatives de redénomination des syntagmes explicitement chrétiens ont soulevé des vagues de protestations, on a assisté à la création d'organisations dont le but est de défendre l'emploi des anciennes appellations et, dans certains cas, sous la pression du public et des mesures annoncées par les associations en question (boycott commercial, etc.) on est revenu aux premiers syntagmes.

⁴⁴ http://www.queens-english-society.com/uploads/Errors_politicallycorrect1.pdf (consulté le 15.10.2009).

⁴⁵ http://martinfrost.ws/htmlfiles/political_correct1.html (consulté le 15.10.2009).

⁴⁶ *Idem*.

- **Étiquettes «jugements de valeur»:** c'est le procédé par lequel on range le référent en question dans une classe subjective. Pour ce qui est du discours politique britannique, Blackledge a présenté dans son analyse des clichés négatifs qui reviennent sans cesse lorsqu'il s'agit de désigner les immigrants: ceux-ci sont présentés comme des malfaiteurs, paresseux, malades, refusant l'intégration, primitifs du point de vue culturel, etc. (2005: 23). Ces caractérisations reposent sur le principe de la généralisation, amplifiée et entérinée par les médias.

g) **Techniques argumentatives**

- Une première classe de ces techniques, à savoir des stratégies appelées *argumentatives et de mise en perspective*⁴⁷ par Reisigl & Wodak (2001, *apud* Blackledge, 2005: 24-25), s'appuie sur des topoï qui véhiculent une certaine image et une certaine manière de raisonner à propos des immigrants. Un des traits fondamentaux identifiés à propos du discours politique et journalistique est le procédé de *recontextualisation* qui consiste à réutiliser, dans un autre contexte, des topoï, des stratégies argumentatives après y avoir opéré des modifications importantes (par élimination, substitution, ajout, réarrangement de certains éléments), *cf.* Blackledge (2005:28). Parmi les topoï le plus couramment rencontrés dans la presse britannique à propos des immigrants, on peut citer une partie de ceux présentés par Reisigl & Wodak (2000) et adaptés par Blackledge (2005:68-72): avantage/utilité, danger/menace, loi/droit, culture, abus, finances, autorité, droits de l'homme, fardeau, etc.

- Les stratégies appelées *d'intensification et d'adoucissement*⁴⁸ par Reisigl & Wodak

(2001, *apud* Blackledge, 2005: 25-26) ont un rôle important dans la présentation du point de vue de l'énonciateur. Grâce à elles, celui-ci peut renforcer son implication par rapport au contenu propositionnel de ses énoncés ou bien il peut donner l'impression qu'il n'assume pas la dureté de ce qui est dit/impliqué. Voici quelques-uns des moyens linguistiques qui «sapent» la confiance dans les propos rapportés: adverbes de phrase (*apparemment*), phrases incisives (*semble-t-il*), l'emploi du conditionnel ou de structures comme *à l'en croire, soi-disant*, etc.

Dans d'autres pays occidentaux, par exemple en France, l'intervention de l'Etat dans les rapports entre les usagers et la langue se traduit par des politiques linguistiques. Cela veut dire que l'Etat précise – et dans certains cas restreint – par la loi l'emploi de certaines langues dans des contextes surtout «publics» (enseignement, recherche, commerce, services, consommation, travail, audiovisuel, publicité, etc.). La France a une longue histoire en matière de législation linguistique. Dans les 5 siècles d'intervention étatique sur la langue, on peut distinguer deux grandes orientations: les langues visées étaient d'une part *le latin ou les langues régionales* (voir, à ce titre, l'ordonnance de Villers-Cotterêts signée par François Ier le 15 août 1539, la loi du 2 thermidor de l'an II (1794) et la loi n° 51-46 du 11 janvier 1951 relative à l'enseignement des langues et dialectes locaux dite loi Deixonne) et, plus récemment, *l'anglais* (la loi n° 75-1349 du 31 décembre 1975 relative à l'emploi de la langue française dite loi Bas-Lauriol et respectivement la loi n° 94-665 du 4 août 1994 relative à l'emploi de la langue française dite loi Toubon). Les deux dernières stipulent l'obligation, pour les personnes morales, d'employer le français à la place de l'anglais dans certaines situations; on prévoit même des punitions pour les

⁴⁷ En anglais dans le texte: «argumentation and perspectivisation strategies».

⁴⁸ En anglais dans le texte: «intensifying and mitigation strategies».

transgressions. S'y ajoute la loi n° 92-554 du 25 juin 1992 qui a entériné le statut constitutionnel de la langue française; celle-ci a modifié l'article 2 de la Constitution du 4 octobre 1958, en précisant, dans le climat d'insécurité linguistique qui caractérise la France au XX^{ème} siècle, que «La langue de la République est le français». Qui plus est, l'Etat a mis en place, il y a plus de trente ans, des Commissions ministérielles de terminologie censées remplacer, par des créations indigènes, les anglicismes installés ou en voie d'installation dans divers domaines scientifiques et techniques. La préoccupation permanente de l'Etat français pour le statut de la langue nationale a été qualifiée de nationalisme linguistique («linguistic nationalism») par Blommaert & Verschueren (1998: 197).

Si l'on compare la situation de la France à celle de la Grande-Bretagne, on peut constater qu'elles sont de nature différente. En Grande-Bretagne l'Etat vise – par la langue – un enjeu ayant trait à la cohésion nationale et ethnique du pays. Sont concernées les langues étrangères parlées par des communautés très nombreuses sur le territoire du Royaume, tandis qu'en France c'est la pureté même du français, langue nationale, qui est en jeu. L'anglais visé par les lois précitées (de 1975 et 1994) n'est pas la langue d'une communauté vivant en France, mais c'est la langue qui tend à devenir véhiculaire sur le territoire français (dans les congrès et colloques scientifiques, etc.).

Pour ce qui est de la Belgique, il faut signaler la situation suivante. Etant donné la hausse de l'immigration dans ce pays, on assiste, de nos jours, à la «reconstruction d'une identité belge», plus précisément «des Belges» font front commun contre «des immigrants» (cf. Blommaert & Verschueren, 1998:199). Mais il s'agit

d'une cohésion conjoncturelle car, avant cette situation, la population de la Belgique se targuait plutôt d'une appartenance marquée et affirmée du côté des Flamands ou bien des Wallons (*idem, ibidem*).

a) Etude de cas: le langage politique roumain

Dans ce qui suit, nous présenterons les principaux traits du langage politique roumain dans la période postcommuniste et nous ferons une étude de cas qui se propose d'analyser les opinions d'un groupe de jeunes à propos du langage des politiciens roumains actuels et du discours démocratique idéal.

En jetant un coup d'œil sur les discours politiques de ces dernières années, on peut constater que, outre le ton objectif, neutre et équilibré, on trouve aussi des traits particularisants, comme:

a) Des **phrases percutantes**, qui mettent au premier plan une terminologie et des expressions / métaphores

- à connotations **militaires**: *pe viață și pe moarte* («à la vie à la mort»), *zina decisivă* («de Jour J»), *ultima confruntare* («la dernière confrontation»), *bătălie politică* («combat politique»), «*racolări în rândul partidelor*» («*racolage* (de partisans) dans le cadre des partis»), *lupta pentru voturi* («la lutte pour les votes»), *a pierde o bătălie, dar nu războiul* («perdre une bataille, mais pas la guerre»), etc. Les discours, les polémiques, les débats sont souvent décrits en termes guerriers: on parle de *lupte discursive* («lutes discursives»), de *confruntare televizată* («confrontation télévisée»), les participants à un *talk-show* emploient des expressions qui relèvent de la stratégie militaire plutôt que de la conversation paisible: *a intra în defensivă* («se mettre en défense»), *a (nu) lăsa garda jos* («(ne pas) baisser la garde»), *a arunca mănășa* («jeter le gant»), etc.

- **sportives** (le *fair play* n'étant pas toujours présent !): *a lovi sub centură* («frapper sous la ceinture»), *a obține un anumit scor la alegeri* («obtenir un certain score aux élections»), *a ajunge/intra în finală* («arriver/entrer en finale»), *a da startul campaniei electorale* («siffler le début de la campagne électorale»), *coechipieri* («coéquipiers», membres du même parti), *a-și faulta adversarul* («attaquer / commettre une faute contre son adversaire»).

- relevant du domaine du **spectacle**. Dans l'imaginaire collectif, la sphère politique est souvent comparée à une scène, où les politiciens – considérés comme des acteurs – jouent une pièce qui est souvent qualifiée de tragi-comique; ceux-ci portent des «masques» et jouent des «rôles». La campagne électorale peut tourner au «cirque», la politique elle-même n'est qu'une «farce», voici autant d'opinions qu'on entend ou qu'on lit couramment à propos de la vie politique roumaine. Le dénominateur commun de toutes ces perceptions à propos du langage et du comportement des politiciens roumains (mais qui peuvent se retrouver aussi dans d'autres espaces politiques et culturels) est l'idée de dissimulation, d'hypocrisie, ce qui se traduit par un manque de confiance de la population dans la classe politique, à quelques exceptions près: nous pensons ici aux figures marquantes d'intellectuels modérés, qui ont un discours académique, équilibré, élevé et qui correspond à leur statut social.

- **animales** (*largo sensu*): Certains politiciens traitent leurs collègues (d'habitude du parti adverse) de chacals ou d'hyènes s'ils les considèrent comme impitoyables, sans scrupules. Celui qui combine la politique, les grosses affaires et la dureté se voit facilement affublé de l'étiquette *requin*. D'autres se servent de métaphores moins virulentes mais pas plus flatteuses pour autant: l'étiquette *perroquet* est accordée

tout de suite à quelqu'un qui ne fait que répéter et mettre en pratique le discours, les ordres de son supérieur hiérarchique.

b) Des expressions proverbiales et des structures contenant parfois des mots appartenant aux **registres familial, populaire, voire argotique**. Certains politiciens n'y ont recours qu'accidentellement, d'autres, par contre, s'en servent couramment. Il faut signaler une création récente «traseist (politic)» désignant un politicien opportuniste qui change souvent de parti.

c) Des affirmations où les **étiquettes raciales** sont employées de façon discriminatoire. Celles-ci ont été sanctionnées par le Conseil National de Lutte contre la Discrimination (Consiliul Național pentru Combaterea Discriminării). L'étiquette *Rrom* est ressentie comme neutre, celle de *țigăn* («Tzigan») comme dévalorisante.

d) La présence d'**anglicismes** (anciens ou très récents, circulant sous leur forme d'origine ou bien comme dérivés), censés offrir un air de modernité au discours et à l'utilisateur: *brand* (pendant la campagne électorale de 2004 on a parlé du «brand Băsescu»), *briefing* (*de presă*), *leader*, *trend*, *staff* (*stafful electoral* «de staff électoral»), *lobby* (*a face lobby* «faire du lobbying»), *summit*⁴⁹, *exit-poll*, *informație clasificată* (< angl. «classified information»), *monitorizare* («monitoring, supervision»), *administrația Băsescu / Boc* (selon le modèle américain), *outsider* («politicien inconnu»), etc. Outre les anglicismes qui apparaissent dans le discours politique individuel, il faut signaler la présence de termes ayant trait à l'**eurolecte** dans le discours des officiels, des représentants des institutions publiques. Certains circulent en anglais, d'autres en tra-

⁴⁹ La variante française *sommet* n'a été utilisée ces derniers temps qu'à propos du XIe Sommet de la Francophonie (Bucarest, 2006).

duction ou bien comme dérivés hybrides formés sur un radical anglais et un affixe roumain (on les retrouve non seulement dans le discours des politiciens, mais dans d'autres domaines aussi): *a implementa, implementare* («to implement, implementation»), *managementul fondurilor structurale* («structural funds management»), etc.

Dans ce qui suit, nous analyserons les perceptions d'un groupe de jeunes Roumains à propos du discours politique roumain actuel ainsi que du langage politique idéal qui devrait être employé en démocratie. Les répondants, âgés de 20-21 ans (en 2009), sont donc nés un an avant la chute du régime communiste et ont pratiquement grandi dans une société démocratique. Nous leur avons demandé de répondre aux questions suivantes: «Comment percevez-vous le langage des acteurs politiques roumains ?» et «Quelles devraient être, selon vous, les caractéristiques du langage des politiciens dans une société démocratique ?». La première est ciblée sur l'espace politique roumain (le terme «acteurs» est ici employé dans son sens générique: «actant», «participant», «agent»). La deuxième a une portée générale mais, en analysant les réponses reçues, nous avons pu constater que celles-ci avaient été données compte tenu de la situation politique roumaine.

Ont répondu à ces questions 34 personnes, dont 32 jeunes filles et 2 jeunes hommes. Nous tenons à préciser d'emblée que nous n'avons pas proposé une liste de traits à nos répondants afin de ne pas limiter leur vision et de ne pas leur suggérer / imposer une grille de caractérisation étroite. Evidemment, ce procédé présente des avantages ainsi que des désavantages. Parmi les atouts, mentionnons la liberté totale de jugement et de caractérisation. L'inconvénient principal, par contre, serait la diversité des étiquettes indiquées par les

répondants, qui rend plus difficile leur traitement statistique. En prenant en considération leur signification, nous avons pu regrouper sous une même rubrique les caractéristiques synonymes ou très proches du point de vue sémantique, comme «pas sincère», «hypocrite», d'une part, ou bien «incorrect», «agrammatical» d'autre part.

- Analyse des réponses à la première question «Comment percevez-vous le langage des acteurs politiques roumains ?».

Il faut dire que ce qui frappe, c'est le fait que les répondants ont indiqué seulement des caractéristiques négatives, trahissant la désapprobation, le blâme, voire le pessimisme dans certains cas. Cela peut s'expliquer de deux manières: soit les répondants ont considéré que les qualités positives étaient inexistantes, soit qu'elles étaient si rares qu'on ne pouvait les juger représentatives pour le discours politique roumain.

Une première classe de réponses vise la relation: *discours-intention*. La caractéristique considérée comme la plus représentative pour le discours des politiciens roumains est le *manque de sincérité, l'hypocrisie*: 15 sur 34 réponses, soit 44%. Certains vont même plus loin et ajoutent un trait encore plus dur, à savoir la *démagogie*: 11 réponses, soit 32%. Enfin, un nombre plus réduit de répondants voient dans les productions langagières des politiciens roumains des *discours de manipulation*: 6 personnes, c'est-à-dire 17%. Comme on peut l'observer, sur une échelle de l'intensité, les traits les plus dévalorisants ont été considérés par les répondants comme moins représentatifs. Les étiquettes «démagogie» et «manipulation» cachent derrière elles les intentions des politiciens; il ne s'agit pas de simples caractéristiques langagières, mais aussi comportementales.

Une deuxième classe de traits se rapporte à la relation *contenu sémantique – adéquation à la réalité*. 15 répondants (c'est-à-dire 44%) ont caractérisé les discours des politiciens comme étant «vides de sens», «sans rapport à la réalité». Une personne (sur les 15 déjà mentionnées) ajoute que leurs discours ne transmettent rien de nouveau, ils laissent l'impression que c'est du déjà vu, déjà entendu. La même personne va encore plus loin et caractérise le discours politique roumain comme une sorte de «langue de bois» (à notre grande surprise, d'ailleurs, car cette génération, étant née une année avant la chute du communisme, n'est pas forcément familiarisée avec ces réalités politiques révolues). «Dépourvu de lien avec la réalité», cela veut dire, pour un répondant, «utopique et irréalisable». Pour une personne seulement, le discours politique roumain est «très bien fait, très soigné, convaincant», mais elle se hâte d'ajouter que derrière cette apparence se cache une illusion.

Une troisième classe: *considérations de nature purement grammaticale ou linguistique*. Seulement 4 personnes sur 34 (soit 11%) considèrent que l'on trouve des énoncés incorrects, agrammaticaux dans les discours de certains politiciens; cette remarque est donc plutôt ponctuelle, elle ne vise pas l'ensemble de la classe politique. Pour ce qui est de la temporalité verbale, un répondant ajoute que le temps qui prévaut dans les discours politiques – surtout pendant les campagnes électorales – est le futur.

Une quatrième classe: *style, effets rhétoriques*. Certains trouvent que le discours politique est: pathétique (1 réponse), pompeux (2), ce qui le rapproche de la démagogie. Pour ce qui est des registres de langue, un nombre assez important de répondants dénoncent la vulgarité des discours politiques (8 personnes, soit 23%),

alors que seulement deux les considèrent comme «trop familiers». D'aucuns estiment que l'on ne saurait séparer le contenu de la forme et les qualifient donc ensemble: cela fait que, pour eux, les discours politiques roumains se caractérisent par la «banalité» et la «pauvreté» (3 répondants), ou bien par la «précarité du style et du contenu» (1 répondant). Pour d'autres encore, ces discours sont «lourds», leur style est «vieilli» (2 personnes). Sur une échelle de l'objectivité, les répondants se situent à différents endroits: leurs évaluations se servent d'étiquettes comme «inadéquat» ou «déplorable» (1 réponse pour chacune). Enfin, 2 répondants ont ajouté que le style du discours était représentatif pour l'auteur.

- Analyse des réponses à la seconde question: «Quelles devraient être, selon vous, les caractéristiques du langage des politiciens dans une société démocratique?»

En analysant ces réponses, on observe qu'elles sont à mettre en relation avec les celles qui ont été données à la question précédente. En d'autres mots, ceux qui ont dénoncé le manque de sincérité comme trait fondamental du discours politique roumain ont également répondu à la deuxième question que la sincérité devait être la caractéristique de base du langage des politiciens *en général*. Mais on peut très bien se rendre compte du fait que cela est une projection positive du manque qu'ils ont constaté sur le plan interne... Pour ce qui est de la seconde question, on observe que le nombre d'étiquettes indiquées est plus grand par rapport à la première, mais on peut les regrouper en fait dans seulement deux rubriques principales.

Première classe *discours-intention*: Selon 11 répondants (à peu près un tiers), la sincérité devrait sous-tendre les discours

politiques. Effectivement, la relation politiques – électeurs (citoyens) devrait s'appuyer sur une relation de confiance.

Seconde catégorie de réponses visant le *style*. Le besoin de clarté est ressenti par 6 personnes, celui de simplicité / accessibilité par 4. Le style standard (voire soutenu), semble nécessaire à quatre répondants, tandis que seulement deux pensent que les discours politiques doivent aussi être convaincants. Pour ce qui est des traits *cobérence, correction, adéquation du discours par rapport au statut social de son auteur*, il y a une réponse pour chacun. Le style devrait être un miroir, une «carte de visite» des politiciens, selon un des répondants; il devrait laisser voir les qualités suivantes: éducation (4), politesse (3) ouverture d'esprit (2), culture, diplomatie, loyauté, liberté, esprit communicatif (une réponse pour chacun de ces traits).

En guise de conclusion: cette dernière étude de cas trahit une rupture entre les idéaux des jeunes et la réalité politique roumaine. Les étiquettes données par les répondants sanctionnent sévèrement la duplicité, la démagogie, le discours inadéquat par rapport au statut des représentants politiques du peuple.

Au bout de cette analyse du langage politique – articulée en trois temps – qui a balayé deux époques et, par conséquent, deux types différents de société (totalitaire et démocratique), nous pouvons affirmer que le langage politique est un instrument de communication des moins neutres. La langue peut devenir, quel que soit le type d'organisation sociale et politique, un redoutable moyen pour lancer et légitimer des idéologies censées renforcer le statut de *l'establishment*, du pouvoir, des élites.

Bibliographie

- ABU-LUGHOD, Lila & LUTZ, Catherine, *Introduction: Emotion, Discourse, and the Politics of Everyday Life*, in Abu-Lughod, Lila & Lutz, Catherine (eds.), *Language and the Politics of Emotion. Studies in Emotion and Social Interaction*, Cambridge University Press / Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990, pp. 1-23.
- ARÉVALO, Rodolfo, *The Différance in Globalization*, in Elveton, Roy (ed.), *Educating for Participatory Democracy. Paradoxes in Globalizing Logic*, Hampton Press Inc., Cresskill, New Jersey, 2006, pp. 87-96.
- BAY, Christian, *Freedom as a Tool of Oppression*, in Roussopoulos, Dimitrios & Benello, C. George (eds.) – *Participatory Democracy. Prospects for Democratizing Democracy*, Black Rose Books, Montréal/New York/London, 2005, pp. 218-235.
- BETEA, Lavinia, *Psibologie politică. Individ, lider, multime în regimul comunist*, Iași, Polirom, 2001.
- BLACKLEDGE, Adrian, *Discourse and Power in a Multilingual World*, J. Benjamins, 2005.
- BLOMMAERT, Jan & VERSCHUEREN, Jeff, *The Role of Language in European Nationalist Ideologies*, in Schieffelin, B. B., Woolard, K. A. & Kroskrity, P. V. (eds.), *Language Ideologies. Practice and Theory*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1998, pp. 189-210.
- CRICK, Bernard, *The English Citizenship Order 1999: Context, Content and Presupposition*, in Lockyer, A., Crick, B. & Annette, J. (eds.), *Education for Democratic Citizenship. Issues of Theory and Practice*, Ashgate, 2003, pp. 15-29.
- FAIRCLOUGH, Norman, *Language and Globalization*, Routledge, 2006.
- FAIRCLOUGH, Norman, *Dialogue in the Public Sphere*, in Sarangi, Srikant & Coulthard, Malcolm (eds.) – *Discourse and Social Life*, Pearson Education Ltd., 2000, pp. 170-184.
- FAIRCLOUGH, Norman, *Media Discourse*, Hodder Arnold, 1995.

- FUREDI, Frank, *Vulnerability – Analytical Concept or Rhetorical Idiom?*, in Satterthwaite, J., Watts, M. & Piper, H. (eds.) – *Talking Truth, Confronting Power*, Discourse Power Resistance, vol. 6, Trentham Books, 2008, pp. 35-50.
- FUREDI, Frank, *Childcare: Child's Play Is Now a Minefield*, <http://www.frankfuredi.com/index.php/site/article/220/>
- GRAD, Héctor & MARTÍN ROJO, Luisa, *Identities in Discourse. An Integrative View*, in Dolón, Rosana & Todolí, Júlia – *Analysing Identities in Discourse*, John Benjamins, 2008, pp. 3-28.
- GRAD, Héctor, *The Discursive Building of European Identity. Diverse Articulations of Compatibility between European and National Identities in Spain and the UK*, in Dolón, Rosana & Todolí, Júlia – *Analysing Identities in Discourse*, John Benjamins, 2008, pp. 111-130.
- KAPLAN, Robert B., *Contrastive Rhetoric and Discourse Analysis: Who Writes What to Whom? When? In What Circumstances?*, in Sarangi, Srikant & Coulthard, Malcolm (eds.) – *Discourse and Social Life*, Pearson Education Ltd., 2000, pp. 82-101.
- LEAN, Mei Li & LEE, Stella Meng Hui, *The Representation of PLWHLAs and the Dangerous 'Other'*, in Dolón, Rosana & Todolí, Júlia – *Analysing Identities in Discourse*, John Benjamins, 2008, pp. 179-199.
- LUTZ, Catherine A., *Engendered Emotion: Gender, Power, and the Rhetoric of Emotional Control in American Discourse*, in Abu-Lughod, Lila & Lutz, Catherine (eds.), *Language and the Politics of Emotion. Studies in Emotion and Social Interaction*, Cambridge University Press / Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990, pp. 69-91.
- MARTÍN ROJO, Luisa, *Imposing and Resisting Ethnic Categorization in Multicultural Classrooms*, in Dolón, Rosana & Todolí, Júlia – *Analysing Identities in Discourse*, John Benjamins, 2008, pp. 31-56.
- MCCOWAN, Tristan, *Rethinking Citizenship Education. A Curriculum for Participatory Democracy*, Continuum, 2009.
- MENON, Rekha, *The Rhetorical Power of the Global Western Space/Image*, in Elveton, Roy (ed.), *Educating for Participatory Democracy. Paradoxes in Globalizing Logic*, Hampton Press Inc., Cresskill, New Jersey, 2006, pp. 107-122.
- MEYERS, Greg, *Becoming a Group: Face and Sociability in Moderated Discussions*, in Sarangi, Srikant & Coulthard, Malcolm (eds.) – *Discourse and Social Life*, Pearson Education Ltd., 2000, pp. 121-137.
- MICKUNAS, Algis, *Hermeneutics of the Other. The Limits of Modern Western Education*, in Elveton, Roy (ed.) – *Educating for Participatory Democracy. Paradoxes in Globalizing Logic*, Hampton Press Inc., Cresskill, New Jersey, 2006, pp. 1-25.
- POLANCO, Moris, *The Philosopher and the Democratic Construction of Society*, in Elveton, Roy (ed.) – *Educating for Participatory Democracy. Paradoxes in Globalizing Logic*, Hampton Press Inc., Cresskill, New Jersey, 2006, pp. 75-85.
- RIZVI, Fezal, *Speaking Truth to Power: Edward Said and the Work of the Intellectual*, in Satterthwaite, J., Watts, M. & Piper, H. (eds.) – *Talking Truth, Confronting Power*, Discourse Power Resistance vol. 6, Trentham Books, 2008, pp. 113-126.
- ROUSSOPOULOS, Dimitrios, BENELLO, C. George (eds.), *Participatory Democracy. Prospects for Democratizing Democracy*, Black Rose Books, Montréal/New York/London, 2005.
- THOM, Françoise, *La langue de bois*, Paris, Julliard, 1987.
- THOMAS, Linda, WAREING, Shân, SINGH, Ishtla, STILWELL PECCEI, Jean, THORNBORROW, Joanna & JONES Jason, *Language, Society and Power*, Routledge, 2nd ed. 2004 (1st ed. 1999).
- TLFI, *Le Trésor de la Langue Française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- WODAK, Ruth, *Recontextualization and the Transformation of Meanings: A Critical Discourse Analysis of Decision Making in EU Meetings about Employment Policies*, Sarangi, Srikant & Coulthard, Malcolm (eds.) – *Discourse and Social Life*, Pearson Education Ltd., 2000, pp. 185-206.